Ce qui n'était pas moins touchant, c'était de voir plusieurs femmes venir au presbytère portant dans leurs bras leurs petits enfants afin de les faire bénir par le représentant du Saint-Père, d'autres demander ses prières pour leurs fils plus âgés dont la conduite leur cause de la peine.

Nous devons mentionner que MM. J. Williams (Škatsienhati) et Edouard de Blois, marchands de Caughnawaga, contribuèrent généreusement à l'éclat de la fête en fournissant les étoffes qui servirent à la décoration de l'église et les voitures destinées à conduire Son Excellence et les prêtres de sa suite, du quai au presbytère. En voyant le contraste qu'offre le peuple de cette tribu tel qu'on le voit aujourd'hui avec ce qu'étaient ses féroces et sanguinaires ancêtres il y a environ deux siècles, et en se rappelant les influences civilisatrices qui ont opéré un si merveilleux changement, on est obligé de reconnaître d'une manière indubitable la force et l'efficacité de la divine mission confiée à l'Eglise catholique, et à elle seule, d'enseigner les nations du monde entier.

Son Excellence, après avoir visité dans le presbytère la chambre occupée autrefois par le R. P. Charlevoix et examiné plusieurs objets offrant un intérêt historique, quitta la mission vers trois heures de l'après-midi pour retourner à Montréal.

COLOMBIE BRITANNIQUE.

EXTRAITS DE LETTRES DU F. GUERTIN AU P. RAINVILLE.

New-Westminster, le 30 janvier 1877.

I

Mon Révérend et bien Cher Père,

Il y a longtemps que je pense à vous donner de mes nouvelles et que j'espère recevoir des vôtres. J'avais bien

des choses à vous dire avant mon départ du Canada ; j'en ai bien davantage aujourd'hui.

Vous me permettrez de passer sous silence les sentiments qui remplirent mon âme au moment de la séparation ; vous savez assez combien la véritable vie apostolique m'a toujours souri pour comprendre à quel point j'étais heureux d'y être appelé par la sainte obéissance. Mes impressions de voyage jusque dans la Colombie méritent bien moins encore que je m'y arrête. Ainsi passons outre aux incidents de voyage et arrivons à la Colombie britannique.

La Colombie britannique est ma patrie d'adoption, et, comme à tout cœur bien né la patrie même adoptive est chère, je tiens à vous en dire quelque chose. Le 16 décembre nous arrivâmes en face des côtes. Une brume épaisse nous ayant caché l'embouchure du Fraser, nous fûmes contraints de jeter l'ancre et de coucher à bord. Le lendemain, de bonne heure, la brume disparut, et alors nous pûmes distinguer les deux rives et nous diriger vers le port. Pendant l'espace d'environ 10 milles, le Fraser roule lentement des eaux glaiseuses, à travers plusieurs petites îles qui, comme le rivage, sont presque à fleur d'eau ; puis son lit devient plus étroit et le paysage plus pittoresque et même majestueux. A gauche, sur le versant d'un vaste promontoire, on aperçoit la ville naissante de New-Westminster. Les maisons y sont bâties en amphithéâtre, et, de loin, on lui donnerait au moins trois mille habitants. Mais à mesure qu'on s'en approche, et surtout lorsqu'on a quitté le navire, on reconnaît bientôt son erreur, et l'on s'aperçoit que d'énormes souches de pins et de cèdres disputent encore le sol aux habitations des hommes, et l'emportent de beaucoup en nombre, en âge et en force. En effet, la population de New-Westminster n'est que d'environ mille blancs

auxquels il faut ajouter un nombre de sauvages qui tantôt augmente, tantôt diminue. La croix qui surmonte l'église catholique nous la fit distinguer des trois temples protestants. Nous nous y rendîmes en suivant une large rue, et, lorsque nous y arrivâmes, la croix nous indiqua encore, tout à côté, la maison de nos Pères : nous étions chez nous.

Je ne vous dirai rien de l'accueil : il fut fraternel, il fut cordial. Il y a dans les familles religieuses de ces joies qui sont le centuple promis par Notre Seigneur à quiconque quitte tout pour son amour, joies plus faciles à sentir qu'à exprimer.

Mais quel est ce chez-nous ? C'est un immense pays dont il me serait difficile de vous dire au juste l'étendue. Pour l'évangéliser il n'y a que des Missionnaires Oblats, dont deux sont évêques, quinze prêtres et une dizaine frères convers. Il y a, en outre, deux scolastiques qui seront bientôt ordonnés prêtres, le F. MARTIN, qui est sous-diacre, et moi. On dit que la population totale du vicariat est d'environ vingt mille sauvages et dix mille blancs, dispersés dans tout le pays. Vous voyez que l'ouvrage ne nous manque pas, surtout si l'on considère l'ignorance des habitants, la diversité des langues qu'ils parlent, le désir qu'ils ont de s'instruire et de servir Dieu, et les distances énormes qui les séparent les uns des autres. Qu'il y a de bien à faire ici ! Qu'il s'y fait de mal ! et, je dois le dire, ce sont les blancs qui donnent les plus grands scandales. Comme il serait à désirer que le règne de Dieu fût bien établi ici avant que le chemin de fer du *Pacifique Canadien* nous apporte les immigrants qui ne manqueront pas d'affluer aussitôt !

Le pays offre, sans contredit, de grands avantages aux jeunes colons. Le sol est partout couvert d'immenses forêts qui renferment le bois le plus précieux. Il n'est pas

rare de rencontrer ici des pins de 9 pieds de diamètre et de 80 pieds sans branches et sans nœuds. Les prûches et les cèdres viennent presque aussi gros, et tous ces arbres se fendent si bien, qu'on en a fait des planches avec la hache. Debout, le bois se donne; en corde, il se vend 2 piastres et demie s'il est mou, et 5 piastres et demie s'il est dur. Les charpentiers gagnent 3 et même 4 piastres par jour. En un mot, l'ouvrage et les richesses abondent, mais les ouvriers et les propriétaires sont encore peu nombreux.

Le climat est doux et très-salubre. Aujourd'hui, 30 janvier, il tombe de la pluie comme il en tombe en Canada au mois de juin. Cet hiver la terre n'a pas encore gelé à plus de 2 pouces. Il est tombé de la neige qui a atteint 6 pouces de hauteur, mais au bout de dix jours il n'y en avait plus. Je pense être bientôt acclimaté dans la Colombie. Je m'y trouve très heureux. Je puis dire avec David : « Le sort m'a traité d'une manière très-avantageuse, car mon héritage est excellent, » et avec Salomon : « L'accomplissement du désir est la joie de l'âme. » Nous voilà bien éloignés l'un de l'autre; mais l'amitié franchit les plus hautes montagnes, et les grandes eaux ne sauraient éteindre la charité qui nous unit. Je suis si pressé, que je ne puis vous écrire plus longuement. J'espère que, lorsque vous me répondrez, vous ne prendrez pas modèle sur moi et que vous me donnerez force nouvelles. « Celui qui est ami aime en tout temps, » dit le Sage. Montrez-le-moi, cher père, en priant beaucoup pour moi, maintenant surtout, puisque bientôt je serai élevé à la redoutable dignité du sacerdoce.

II

William's Lake, le 1er juillet 1877.

Bien cher père,

Mes lettres, me dites-vous , vous intéressent; les vôtres, je vous l'assure, me font le plus grand plaisir. Je viens vous en remercier aujourd'hui, et, puisque mon nouveau pays a pour vous des attraits, je veux vous en entretenir de nouveau. Mais, cette fois, je vous parlerai d'abord de moi-même.

Le bon Dieu a fait de grandes choses en ma faveur depuis que je vous ai adressé ma dernière lettre. Trois fois je me suis prosterné la face contre terre, trois fois je me suis attaché de nouveau au service du Seigneur par des liens de plus en plus étroits et indissolubles. Le 13 mai, l'huile sainte coulait sur mes mains : j'étais prêtre pour toujours. Depuis, chaque matin, j'ai le bonheur de monter au saint autel pour y offrir le plus auguste des sacrifices. Oui, avec la sainte messe, on peut vivre et mourir aux missions étrangères. Le saint jour de la Pentecôte, je chantais ma première grand'-messe dans la cathédrale de New-Westminster. Le 26 mai, je faisais mes adieux à Mgr Durieu, au R. P. Horris, au F. Martin, qui doit être incessamment ordonné prêtre lui-même, et aux bons FF. Allen et Hough. Tous se montrèrent à mon égard d'une prévenance et d'une bonté que je n'oublierai jamais. L'aimable obéissance m'envoyait à la mission d'où je vous écris.

Je m'embarquai à bord de la *Royal City;* il était huit heures du matin. La grive chantait et les rosiers qui bordent le rivage nous envoyaient leur délicieux parfum. De temps en temps nous apercevions sur les rives

du Fraser de petits villages presque entièrement primitifs et sauvages : tout le reste n'est qu'une épaisse forêt. A midi nous avions fait 30 milles. Nous étions en face de notre établissement de Sainte-Marie, que je saluais affectueusement. A peine eus-je le temps de donner une poignée de main au bon F. RYAN et de lui demander des nouvelles des RR. PP. JAYOL, CARION et PEYTAVIN, que la vapeur, nous éloignant l'un de l'autre, mit fin à notre courte entrevue. Plus tard nous nous arrêtâmes deux heures pour prendre à bord des animaux domestiques, et plus tard encore trois heures pour faire embarquer un troupeau de bêtes à cornes. La nuit venue, on jeta l'ancre et, le lendemain, quoique ce fût un dimanche, on continua de remonter le fleuve. A onze heures, nous arrivions à Yale ; c'est le terme de la navigation ; nous étions à 100 milles de New-Westminster. On me conduisit chez M. Pierre Claire, un Français, qui m'invita à sa table. Je couchai à l'hôtel.

Le lundi je pris place dans la diligence dès cinq heures du matin ; c'était pour trois jours. Il me restait à faire un trajet de 239 milles dans les montagnes, les plus pittoresques du monde.

La première journée nous longeâmes le Fraser, dont le lit tortueux est creusé à pic dans le roc vif, de 100 à 1 200 pieds de profondeur, entre des montagnes dont le sommet est couvert de neiges éternelles. C'est sur la pente escarpée de ces rives que se trouve le seul chemin qui conduise dans l'intérieur du pays. Ce chemin est relativement beau, mais très-étroit et même dangereux. Cependant, grâce à l'habileté des conducteurs, les malheurs sont rares. Parfois le danger peut avoir une autre cause que la nature du sol. Un bloc de rocher ou une avalanche de neige peut se détacher du sommet des montagnes et précipiter au fond du fleuve arbres, voitures, chevaux et voyageurs.

C'est ainsi que perdit la vie, il y a deux ans, la femme du conducteur de notre diligence. On rencontre, de distance en distance, de longues files de voitures traînées par douze et même quinze paires de bœufs. Le chemin, comme je l'ai dit, est si étroit, que cette rencontre présente toujours des difficultés et requiert, de la part des conducteurs, de l'expérience et de l'adresse. D'autres fois, on voit venir à soi des caravanes d'Indiens à cheval, avec femmes et enfants, ou bien encore des troupeaux de trois ou quatre cents bêtes à cornes. Alors il faut encore être sur ses gardes pour éviter toute encombre. Tout le monde descend de voiture aux plus grandes côtes pour les gravir à pied.

A la fin de la première journée, nous avions fait 90 milles, nous étions à Lytton. J'allai chercher un gîte pour la nuit chez un Belge qui, naguère, était fort riche, mais qui avait perdu toute sa fortune par d'imprudentes libéralités. Il en a le cœur malade; il me raconta la honteuse et indigne conduite de ses anciens amis. En ma présence il en fit rougir deux qui ne savaient où se cacher de honte.

Le 26 au matin, nous laissâmes les rives du Fraser pour suivre celles de la rivière Thompson, dont le courant est d'une incroyable rapidité. L'aspect du pays, sans être aussi grandiose, devient plus agréable. Il offre aux regards du voyageur une multitude de petites collines qui ressemblent à des bancs de neige du Canada. Quelques-unes sont semées de cyprès et ressemblent à de beaux vergers. D'ailleurs il y en a de toutes les qualités et de toutes les couleurs et, par conséquent, pour tous les goûts.

C'est sous ces collines qu'une grande partie des sauvages qui habitent ces lieux ont creusé leurs demeures. Ils vivent là, un peu à la façon des fourmis, avec cette dif-

férence que, n'ayant pas appris d'elles à être prévoyants, ils ne font pas ou ne font pas assez de provisions et se trouvent souvent réduits à la pauvreté et à l'indigence. Je vis plusieurs de leurs bourgades le long de la route, je les vis eux-mêmes. Leur extrême dénûment excita la compassion de mon cœur. Puissions-nous leur faire du bien au physique et au moral et leur faire goûter les avantages de la civilisation et de l'Evangile!

Ces pauvres sauvages ont deux sortes de cimetières sur les bords de la rivière Thompson. Les uns s'en vont nicher leurs morts dans de gros arbres à une hauteur de 25 ou 30 pieds ; les autres les enterrent et mettent pour gardiennes de leurs tombeaux des femmes en bois, revêtues d'indienne blanche, et ayant sur la tête de longs rubans rouges qui flottent au gré des vents. N'est-ce pas le cas de prier le Seigneur avec Zacharie « d'éclairer ceux qui demeurent dans les ténèbres et les ombres de la mort, et de les mettre dans le chemin du salut et de la paix ? »

Le soir nous étions aussi près que possible du ciel. New-Westminster est à peu près au niveau de la mer ; or, depuis que nous l'avions quitté, nous avions fait une ascension de 3 600 pieds. Ne vous étonnez plus, après cela, de mes accents poétiques ; oui, encore plus qu'à Sainte-Marie de Monnoir, je dominais le Parnasse et l'Hélicon. Seulement, de tous les lieux circonvoisins, celui où nous étions est le plus froid. On dit qu'il y gèle toutes les nuits jusqu'au mois de juillet.

Je fus hébergé chez une bonne veuve, une Ecossaise catholique. Dès mon entrée dans son logis, elle se mit à me raconter son histoire, en anglais, bien entendu, avec une volubilité telle qu'il m'était difficile de tout parfaitement saisir. Comme l'exigeaient les convenances, j'écoutais ou paraissais écouter avec attention et intérêt. J'avais

même pris un air souriant, lorsque tout à coup elle s'arrêta et me dit avec vivacité : « Vous ne me comprenez pas ! » Elle en était arrivée à la mort récente de son mari. Des larmes abondantes coulèrent-elles de ses yeux ? Il me serait un peu difficile de répondre à cette question. Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne les vis pas.

Le lendemain, mercredi, il ne nous restait plus que 50 milles à faire, et nous n'avions plus qu'à descendre : c'était peu de chose. A six heures du soir, je quittai la diligence, confiai mon bagage aux soins d'une bonne famille irlandaise, et pris, à pied, le chemin qui conduit à la mission de Saint-Joseph, William's Lake, dont je n'étais plus éloigné que de 3 milles.

Deux mots des dépenses du voyage. On paye 60 piastres par tête, et 25 cents la livre pour les bagages, si on les prend avec soi dans la diligence, et 5 cents seulement si on les laisse au train de petite vitesse des bœufs. Dans ce dernier cas, au lieu de les avoir en trois jours, on ne les a qu'au bout de quatre semaines.

Enfin j'arrivai au terme de mon voyage la veille de la Fête-Dieu. Je me jetai joyeusement dans les bras du R. P. Mac-Guckin, supérieur ; du R. P. Marchal, assistant, et du F. Surel, directeur des travaux de la ferme. Le R. P. Supérieur a fondé ici un petit collége dont tous les élèves sont pensionnaires. Les sœurs de Sainte-Anne de Lachine sont également établies ici depuis un an et rendent d'importants services à la mission. Elles ont aussi des petites filles dans leur couvent.

La mission de Saint-Joseph est située entre deux collines toutes couvertes d'épinettes blanches, assez éloignées les unes des autres pour donner à ces plantations l'aspect de deux grands vergers. Au fond du vallon serpente et coule avec rapidité une crique qui fournit de l'eau en abondance

pour l'irrigation de toute la ferme. En un mot, le site est magnifique, et tout ici semble être dans un état assez prospère pour une mission étrangère et sauvage; Dieu fasse que l'œuvre admirable de la Propagation de la Foi continue de nous secourir!

Ma santé est excellente. Ne m'oubliez pas devant les autels de Jésus et de Marie. Quant à moi, je pense à vous, ainsi qu'à tous ceux qui me sont chers, dans mes prières et surtout au saint sacrifice de la Messe. Bientôt, je l'espère, je vous écrirai encore. Adieu.

III

William's Lake, le 23 décembre 1877.

MON BIEN CHER PÈRE,

Il y avait longtemps que nous nous appelions confrères, à l'avenir nous nous donnerons le nom plus doux de frère. Marie vous a donc aussi obtenu la grâce de quitter le monde pour devenir son Oblat. Comme je l'en remercie volontiers conjointement avec vous! Comme je bénis avec vous le Seigneur de ce qu'il a daigné exaucer vos vœux et vous faire habiter dans sa maison pour tous les jours de votre vie, afin d'en contempler et d'en goûter les délices! Il est bien pauvre, le temple que je visite ici, mais les délices du Seigneur et les miennes ne s'y trouvent pas moins que dans les plus belles et les plus riches églises. A la mission de Saint-Joseph, j'ai ce que je cherchais; veuillez en remercier avec moi Jésus et Marie Immaculée. Je vous ai dit quelques mots de ma nouvelle résidence. Je viens y ajouter quelques détails, qui, lorsqu'ils vous parviendront, auront

au moins l'intérêt d'avoir franchi la grande distance qui nous sépare.'

S'il vous en souvient, je vous disais dans ma dernière lettre que le R. P. Mac-Guckin, mon bien-aimé Supérieur, a fondé ici un petit collége dont tous les élèves sont pensionnaires. Ces élèves sont aujourd'hui au nombre de quarante. Ils sont confiés à mes soins de presque tous les instants. C'est vous dire que me voilà de nouveau lancé dans l'enseignement. Un tiers de nos élèves sont des blancs, les autres sont des métis. Ils sont généralement peu avancés dans les sciences. Cela se conçoit : ils ont grandi comme des perdreaux dans la campagne. Mais ils ont des qualités qui les rendent vraiment aimables.

Ainsi, leur docilité est constante, leur obéissance à toute épreuve. Il a pu m'arriver d'en punir injustement par erreur. Ils m'ont regardé avec étonnement, mais ils n'ont jamais laissé échapper une plainte. S'ils donnent lieu à quelque observation, s'ils se rendent coupables d'un acte de gourmandise notable ou répété, ou s'ils commettent quelque autre faute considérable contre le règlement, ils sont sévèrement punis et même fustigés ; alors même ils acceptent tout avec une résignation admirable. D'ailleurs, si vous voyiez comme ils désirent bien faire, comme ils tiennent à honneur de servir la messe, et comme ils soupirent après les jours de communion, vous avoueriez, comme nous, qu'ils ne se montrent ni ingrats, ni indignes des soins que nous leur prodiguons.

Si maintenant vous considérez que plus de la moitié d'entre eux ont des parents protestants ou plutôt sans religion, vous comprendrez quel bien nous pouvons faire avec notre petit collége de William's Lake. Il est bien regrettable que nous ne puissions pas avoir des Frères pour enseigner, car l'ouvrage abonde ailleurs pour les

Pères : « La moisson est abondante, mais il n'y a pas assez d'ouvriers pour la recueillir. »

Les sauvages de ces contrées se civilisent de plus en plus chaque jour. Plusieurs parlent français, presque tous parlent maintenant l'anglais, et vivent, autant qu'ils le peuvent, comme les blancs qu'ils cherchent à imiter en tout. Hélas ! l'imitation ne vaut souvent pas grand'-chose. On les dit beaucoup plus intelligents que nos Hurons et nos Iroquois du Canada. Ils ont cependant un grand défaut, la paresse. Ils travailleront quelques jours, puis ils iront se promener à cheval avec leurs familles. Le gibier, les perdrix, les canards abondent ; ils pourraient leur faire la chasse, mais ils gagnent davantage à travailler la terre et les mines d'or.

Oui, des mines d'or ! On dit que notre *Caribou* va devenir une nouvelle Californie, et qu'il va nous arriver au printemps vingt, trente, quelques uns disent cinquante mille chercheurs d'or ou plutôt casseurs de pierres ; car, paraît-il, l'or est tout trouvé, il n'y a, pour l'avoir, qu'à casser le roc qui le cache. Plaise a Dieu qu'il n'y ait ni trompeurs ni dupes ! Plaise à Dieu que nos chères missions n'aient pas plus à perdre qu'à gagner à ce mouvement, s'il a lieu !

Voulez-vous savoir le temps qu'il fait ici ? Il n'a pas plu, on peut le dire, depuis quatre mois. Depuis trois semaines il est tombé trois fois quatre pouces de neige, mais le vent l'a fait disparaître de suite. A peine s'il en reste çà et là quelques rares vestiges. Les troupeaux sont encore dans les prairies et ne semblent pas avoir trop froid. Le soleil brille à peu près cinq heures et demie par jour, ordinairement de neuf heures à deux heures et demie. Les meules de foin et de paille, tout est sec comme de l'amadou. Les lacs sont couverts de glace ; les canards, les outardes et autres oiseaux aquatiques

les ont quittés. Pendant dix ou quinze jours nous avons jusqu'à 36 même 40 degrés de froid. C'est ce qui explique comment nous n'avons pas d'arbres fruitiers. D'ailleurs notre hiver n'a rien d'effrayant : il ne dure que de deux à quatre mois.

Ce n'est pas le froid, mais la faim, qui nous amène certains visiteurs qui troublent le silence et la paix de la mission pendant le temps consacré au repos ; ces visiteurs sont des loups-cerviers appelés ici *caillotis*. Toutes les nuits ils viennent hurler près des basses-cours ; ils se battent à outrance avec les chiens, enlèvent les gallinacés et les jeunes mammifères pachydermes qu'ils peuvent attraper, et font un épouvantable tintamarre.

Je vous disais que nous sommes parfois assez longtemps sans avoir de pluie. En outre, la terre ici, comme partout dans les environs, est ferme et dure, et couverte d'une espèce de poussière noire qui se mouille difficilement. Mais, avec l'irrigation, elle devient fertile. Ailleurs les fossés et les rigoles servent pour l'écoulement des eaux. Ici ils ont une destination toute contraire, ils servent à conduire l'eau dans les terres et à les féconder. Dans plusieurs endroits il ne vient absolument rien sans irrigation et les inondations ne sont nullement à craindre. Voici comment se fait l'irrigation. On amène de l'eau du crique ou de la rivière dans une foule de petits canaux que l'on conduit peu à peu à la hauteur des coteaux. De là on la fait descendre dans de petits sillons, à une distance d'environ 2 pieds les uns des autres, dans les champs que l'on cultive. Ces champs, après avoir été arrosés, produisent ordinairement des récoltes satisfaisantes. Et c'est ainsi que notre Père qui est au ciel donne à ses envoyés et aux peuples qu'ils évangélisent la nourriture qu'ils attendent de sa bonté.

Mais il est temps que je termine ma trop longue cau-

serie. Que ne puis-je, en finissant, dire merci à tous les bienfaiteurs de nos lointaines missions ! Veuillez souhaiter une bonne et sainte année de ma part à toute la communauté du Noviciat de Notre-Dame des Anges. Mes adieux au cher F. LABELLE, s'il ne faut plus le revoir que dans l'éternité.

Votre frère en N.-S. et M. I.,

GUERTIN, prêtre, O. M. I.

CEYLAN.

LETTRE DU R. P. MASSIET AU R. P. DE L'HERMITE.

Jaffna, le 28 janvier 1878.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Dans votre bienveillante lettre du 14 décembre dernier, vous vouliez bien exprimer le désir d'avoir quelques détails sur nos missions de Ceylan. Ce désir, pour moi, était plus qu'un ordre ; aussi me suis-je mis immédiatement à recueillir les notes éparses çà et là, et à écrire le rapport des principaux événements qui se sont passés dans la mission de Jaffna depuis le retour de Mgr BONJEAN de sa visite dans les missions du Sud.

La crise que traverse en ce moment le nord du vicariat de Jaffna ressemble, sous certains rapports, à l'agitation politique qui déchire notre trop malheureuse patrie. Mais les résultats, nous osons l'espérer, en seront tout différents. En France, les révolutionnaires ne cherchent qu'un bon moment pour renverser les institutions déjà existantes ; ici nous ne cherchons qu'à édifier et à implanter